

Source du texte :

La linéarité alphabétique. Alphabet grec et formation de la philosophie, Introduction, deuxième partie, extrait.
Jean-François Corre, Thèse de doctorat, 2009.

Présentation du texte : [La linéarisation de l'écriture selon Leroi-Gourhan](#)

Site : [GRAMMATA Alphabet et concept](#)

La linéarisation de l'écriture selon Leroi-Gourhan

Alors que la plupart des théoriciens de l'écriture estiment qu'elle se définit par son lien étroit à la parole, Leroi-Gourhan soutient que cela ne constitue qu'une phase singulière, importante certes pour nous puisque notre culture s'y définit, mais qui n'épuise pas toutes ses possibilités. Des écritures s'affranchissent désormais, et depuis longtemps déjà en fait, de cette soumission phonétique : l'écriture symbolique des mathématiques par exemple. Et, en amont de l'écriture phonétique, les graphies avaient un rapport moins subordonné à la parole. C'est ainsi en ouvrant la notion d'écriture par delà cette subordination advenue que Leroi-Gourhan en change l'idée même. Dans cette ample perspective, la phonétisation de l'écriture apparaît simplement comme une époque particulière, celle qui nous a défini jusqu'à très récemment, et non comme l'accomplissement d'une essence.

1. *Écriture et phonétisation*

La phonétisation comme subordination à la parole

Au cours de son histoire, l'écriture a connu une modification essentielle, par laquelle elle s'est *subordonnée* à la parole. Cette subordination du graphique au phonétique devient complète avec l'alphabet grec :

« L'expression de la pensée à travers le langage trouve un instrument aux possibilités indéfinies à partir de l'usage des alphabets subordonnant complètement le graphique au phonétique (...)¹. »

Cette subordination complète est la réduction du jeu, de l'écart, qu'il peut y avoir entre une écriture et la parole, écart qui faisait le jeu symbolique de l'écriture :

« Armée de l'alphabet, la pensée classique et moderne (...) dispose d'un outil par lequel le symbole pensé subit la même notation dans la parole et dans le geste. Cette unification du processus expressif entraîne la subordination du graphisme au langage sonore, elle réduit la déperdition de symboles qui est encore caractéristique de l'écriture chinoise (...)². »

Mais si l'écriture phonétique qu'est l'alphabet est le terme de ce mouvement, il est aussi le résultat d'un long processus. La phonétisation avait déjà commencé de façon partielle dès le début de l'écriture : c'est donc toute l'histoire de l'écriture qui est décrite par cette idée de phonétisation.

¹ *Ibid.*, T. I, p. 299.

² *Ibid.*, T. I, p. 293.

Et si l'on élargit la notion d'écriture à la capacité graphique en général comme le fait Leroi-Gourhan, la phonétisation désigne alors un tournant dans l'usage des signes graphiques, intervenu il y a un peu plus de cinq mille ans, par lequel l'écriture s'est subordonnée à la parole.

La phonétisation comme linéarisation

Le concept de *phonétisation* de l'écriture est à son tour précisé par celui de *linéarisation*. Cette notion peut recouvrir plusieurs formes de linéarité de l'écriture.

Elle peut désigner de façon large la mise en ligne des signes selon l'ordre du discours. Par là l'écriture suit l'ordre des mots et se subordonne déjà au discours. Il y a donc d'emblée un lien essentiel entre la linéarité de l'écriture et son rapport à la parole : la linéarité est subordination à l'ordre du discours.

Elle désigne aussi la "défiguration" des caractères mis en lignes, qui ne valent plus comme images. Par là l'écriture suit l'ordre des sons, et devient plus proprement phonétique.

Ce mouvement aboutit à la succession linéaire des lettres qui valent pour des phonèmes : l'écriture alphabétique qui suit cet ordre des phonèmes devient « complètement » phonétique.

Par « linéaire » Leroi-Gourhan entend fondamentalement *unidimensionnel* : la « linéarisation de l'écriture » est explicitée comme « contrainte unidimensionnelle »³, conformément à l'unidimensionnalité du déroulement de la parole :

« La conquête de l'écriture a été précisément de faire entrer, par l'usage du dispositif linéaire, l'expression graphique dans la subordination complète à l'expression phonétique⁴. »

L'expression phonétique consiste en effet en un « déroulement du langage verbal⁵ » qui s'opère selon le temps. L'unidimensionnalité de l'écriture phonétique vient donc finalement de la temporalité du déroulement de la parole, que Leroi-Gourhan pense classiquement comme linéaire. Par la phonétisation, « l'écrit se subordonne complètement au langage verbal, phonétique et linéaire dans le temps⁶ ».

Il y a là des problèmes multiples et redoutables, sur lesquels il faudrait revenir. À commencer par celui de la linéarité supposée de la parole : est-ce au même sens que l'écriture et la parole sont linéaires ? La parole est-elle une ligne ? Le temps est-il une ligne ? L'image de la ligne n'est-elle pas graphique ? N'est-ce pas un schème d'appréhension sur le mode visuel et spatial de quelque chose qui n'est pas visible ni spatial ? Et qu'est-ce qui donne force à ces assimilations, si ce n'est l'écriture de la parole, et donc la spatialisation du temps ? Il y aurait alors une certaine projection (ou rétrojection) de l'espace de l'écriture sur le temps de la parole ; il y a en tout cas une difficulté.

Portée de la linéarisation : science et philosophie

Le geste et la parole établit un lien étroit entre la raison et la « phonétisation de l'écriture ». Le chapitre VI du Tome I, « Les symboles du langage », accorde une place particulièrement importante à l'écriture, et cherche à dégager les traits de son évolution qui expliquent son rôle de moyen terme dans le passage du mythe à la raison. Le principal de ces traits est ce que Leroi-

³ *Ibid.*, T. I, p. 275.

⁴ *Ibid.*, T. I, p. 272.

⁵ *Ibid.*, T. I, p. 290.

⁶ *Ibid.*, T. I, p. 291.

Gourhan appelle la « phonétisation de l'écriture », pensée comme « linéarisation ». Il estime « certain » que la phonétisation de l'écriture a constitué « l'instrument d'analyse d'où est sortie la pensée philosophique et scientifique⁷ ». Il y a ainsi eu passage « très progressif » du *mythos* au *logos* par l'intermédiaire de l'écriture, et les étapes de ce « glissement » seraient précisément les étapes de l'histoire de l'écriture :

« Le passage de la pensée mythologique à la pensée rationnelle s'est fait par un glissement très progressif (...). On peut situer vers 3500 avant notre ère (...) les premiers germes mésopotamiens de l'écriture. Deux mille ans plus tard, vers 1500 avant notre ère, les premiers alphabets consonantiques apparaissent en Phénicie, vers 750 les alphabets à voyelle sont installés en Grèce. En 350, la philosophie grecque est en plein essor⁸. »

2. Mythographie multilinéaire

Pour déterminer davantage le concept central de linéarisation, il suffit de voir de quoi elle se distingue systématiquement.

La linéarisation qu'est la phonétisation de l'écriture consiste en sa subordination au langage parlé, mais elle ne naît pas de rien : elle est précédée par un état où « la liaison du langage à l'expression graphique est de coordination et non de subordination. »⁹ Pour désigner l'écriture avant l'écriture au sens habituel, et nommer l'écriture au temps de cette coordination avec la mythologie, Leroi-Gourhan forge alors le terme parallèle de « mythographie¹⁰ » :

« C'est ce qui explique la richesse d'expansion des symboles dans les systèmes situés en deçà de l'écriture linéaire. Mythologie et graphisme multidimensionnel sont d'ailleurs normalement coïncidents dans les sociétés primitives et si j'osais user du strict contenu des mots, je serais tenté d'équilibrer la "mytho-logie" qui est une construction pluridimensionnelle reposant sur le verbal par une "mythographie" qui en est le strict pendant manuel¹¹. »

Et c'est non pas dans la seule mythographie elle-même, mais dans l'écart mythologie/mythographie que s'ouvre le jeu fécond de l'interprétation :

« entre les deux règne ce halo qui confère un caractère propre à la pensée antérieure à l'écriture proprement dite : le geste interprète la parole, celle-ci commente le graphisme¹². »

Ce jeu est « coordination libre entre le langage verbal et les figurations graphiques¹³ ».

La mythographie se distingue donc de l'écriture linéaire en ce qu'elle est « multilinéaire » ou « plurilinéaire ». Mais il ne faut pas entendre cette multilinéarité de façon encore trop linéaire : il ne s'agit pas de la superposition ordonnée de multiples lignes. C'est la « liberté dimensionnelle » qui caractérise cette multidimensionnalité :

« L'image possède alors une liberté dimensionnelle qui manquera toujours à l'écriture ; elle peut déclencher le processus verbal qui aboutit à la récitation d'un mythe, elle n'y est pas attachée et son contexte disparaît avec le récitant¹⁴. »

⁷ *Le geste et la parole*, T. II, p. 261.

⁸ *Ibid.*, T. I, p. 291.

⁹ *Ibid.*, T. I, p. 272.

¹⁰ Et les figures de cette écriture sont appelées « mythogrammes ».

¹¹ *Ibid.*, T. I, p. 272.

¹² *Ibid.*, T. I, p. 291.

¹³ *Ibid.*, T. I, p. 292.

Elle peut jouer sur toutes les dimensions de l'espace : les deux dimensions du plan bien entendu, mais aussi la multiplicité des surfaces (d'une grotte par exemple) :

« le symbolisme graphique bénéficie, par rapport au langage phonétique, d'une certaine indépendance : son contenu exprime dans les trois dimensions de l'espace ce que le langage phonétique exprime dans l'unique dimension du temps¹⁵. »

Pour contrarier la tendance à penser la multilinéarité comme simple superposition, Leroi-Gourhan propose l'image du rayonnement :

« Alors que nous vivons dans la pratique d'un seul langage, dont les sons s'inscrivent dans une écriture qui leur est associée, nous concevons avec peine la possibilité d'un mode d'expression où la pensée dispose graphiquement d'une organisation en quelque sorte rayonnante¹⁶. »

Ce rayonnement permet « la flexibilité des images, le halo des associations¹⁷ », « l'évocation de schèmes multidimensionnels diffus¹⁸. » La mythographie est « apte à susciter des images mentales non pas imprécises, mais nimbées et susceptibles de se porter dans plusieurs directions divergentes¹⁹. »

3. *Linéarisation et technique*

Le passage de la multilinéarité à l'unilinéarité est compris dans le développement plus large du rapport de l'homme à la technique. L'écriture linéarisée est pensée en termes d'outillage, d'instrument, d'équipement :

« C'est donc (...) vers une rigoureuse linéarisation des symboles que tend l'écriture. Armée de l'alphabet, la pensée classique et moderne possède plus qu'un moyen de conserver en mémoire le compte exact de ses acquisitions progressives dans les différents domaines de son activité, elle dispose d'un outil par lequel le symbole pensé subit la même notation dans la parole et dans le geste²⁰. »

Cette instrumentalité est au service d'une double maîtrise : mise à disposition et extension de la mémoire, extension de la réflexion et du raisonnement :

« (...) l'homme dispose d'un appareil linguistique unique, instrument d'expression et de conservation d'une pensée elle-même de plus en plus canalisée dans le raisonnement²¹. »

Une différence nette est toutefois faite entre des époques de la technique. L'écriture au sens habituel (celle qui opère le mouvement de phonétisation) est solidaire d'un mode d'organisation déterminé, lié à l'apparition de l'agriculture, à la fixation, et à l'économie qui l'accompagne : « On ne connaît avec certitude aucun système graphique assimilable, même de loin, à l'écriture linéaire chez d'autres peuples que les agriculteurs²². » La forme prise alors par la technique est décrite en

¹⁴ *Ibid.*, T. I, p. 272.

¹⁵ *Ibid.*, T. I, p. 270.

¹⁶ *Ibid.*, T. I, p. 273.

¹⁷ *Ibid.*, T. I, p. 289.

¹⁸ *Ibid.*, T. I, p. 286.

¹⁹ *Ibid.*, T. I, p. 290.

²⁰ *Ibid.*, T. I, p. 293.

²¹ *Ibid.*, T. I, p. 291.

²² *Ibid.*, T. I, p. 275.

termes d' « emprise », forme qui est aussi celle du langage lorsqu'il devient écriture phonétique, ce qui constitue un changement par rapport à la configuration précédente.

Leroi-Gourhan effectue en effet partout un parallèle entre le geste et la parole, entre technique et langage. La description de ce parallèle ne consiste cependant pas à les identifier, mais plutôt à faire voir l'espace ouvert entre eux, le jeu de leur confrontation. Ce jeu prenait avec la capacité graphique (à partir d'*homo sapiens*) la forme d'un échange fécond dans l'écart entre la graphie et la parole.

Mais à partir de l'emprise de la technique agricole sur le monde, les relations changent : la graphie devient également emprise sur la parole, en s'y soumettant entièrement dans l'écriture phonétique. L'écart entre eux, l'ouverture et le jeu de la confrontation à distance, s'amenuisent jusqu'à disparaître.

Et l'histoire de l'écriture, au sens habituel désormais, se déploie en « lien immédiat » avec les formes de la technique et de l'économie sédentarisées :

« Il existe un lien immédiat entre l'évolution technoéconomique du bloc des civilisations méditerranéennes et européennes et l'outil graphique qu'elles ont perfectionné²³. »

Le geste graphique et la parole en viennent à coïncider en un même plan, qui est aussi celui des techniques instrumentales de fixation :

« Le mouvement déterminé par la sédentarité agricole concourt (...) à une emprise de plus en plus étroite de l'individu sur le monde matériel. (...) Le langage se trouve en fait au même plan que les techniques à partir du moment où l'écriture n'est plus qu'un moyen d'enregistrer phonétiquement le déroulement du discours, et son efficacité technique est en proportion du halo d'images associées qui caractérise les formes archaïques de l'écriture²⁴. »

Ce mouvement de fixation qui fait la linéarisation de l'écriture est encore celui de la pensée conquérante, en un « synchronisme complet » :

« Le passage de la pensée mythologique à la pensée rationnelle s'est fait par un glissement très progressif et dans un synchronisme complet avec l'évolution du groupement urbain et de la métallurgie²⁵. »

Le mouvement d'emprise associe donc d'un même pas, « conjointement », développement technico-économique, linéarisation et rationalisation :

« Alors que le système économique se résout dans le capitalisme des céréales et de la métallurgie, il se résout conjointement dans les sciences et dans l'écriture. En même temps que dans l'enceinte de la Cité les techniques marquent le départ vers le monde actuel, que l'espace et le temps s'organisent dans un réseau géométrique qui capture d'un coup le ciel et la terre, la pensée rationalisante prend le pas sur la pensée mythique, elle linéarise les symboles et les plie progressivement à suivre le déroulement du langage verbal jusqu'au point où la phonétisation graphique aboutit à l'alphabet²⁶. »

Leroi-Gourhan prête donc beaucoup à la technique : tout semble en être un effet plus ou moins direct. Le tableau général qu'il propose est-il pour autant techniciste ? Il faut relever ce qui tient à la méthode, puisque la paléanthropologie est bien obligée d'adopter très largement cet angle pour effectuer ses recherches et ses comparaisons. Cela conduit-il à un pantechnicisme ?

²³ *Ibid.*, T. I, p. 289.

²⁴ *Ibid.*, T. I, p. 293.

²⁵ *Ibid.*, T. I, p. 291.

²⁶ *Ibid.*, T. I, p. 299.

Le geste et la parole propose en tout cas une conception très différenciée de la technique, selon des époques bien différentes, même s'il s'agit d'en penser aussi la continuité. Ainsi, bien loin de concevoir les formes les plus anciennes sur le modèle des plus récentes, Leroi-Gourhan les lie au contraire étroitement au geste, à la main, à l'organe, à l'organisme vivant. Il ne propose pas une conception de l'homme à partir de l'image ordinaire de la technique, mais invite au contraire à repenser les premières techniques tout autrement, en prolongement de la vie, et c'est alors la notion même de technique qui est à revoir : en un sens très élargi, elle n'est pas la clé explicative, mais ce qu'il y a à repenser.

Et les techniques spécifiques d'organisation, de conservation et de fixation qui suivent la sédentarisation sont alors à penser à la fois à partir des techniques qui précèdent, et par différence avec elles. L'unilinéarité qui se substitue à la multilinéarité est une des traductions de ce changement fondamental.

On peut encore voir la distance qui sépare Leroi-Gourhan d'un technicisme simpliste par l'appréciation très différenciée qu'il propose des différentes époques de la technique et de l'écriture.

4. *Valeur de l'alphabet linéaire*

Leroi-Gourhan propose ainsi deux manières d'apprécier ensemble la phonétisation de l'écriture, la science et la philosophie, dans leur solidarité avec la technique conquérante. Selon une première manière de voir :

« Si l'on considère que la voie suivie jusqu'à présent par l'humanité est totalement favorable à son avenir, c'est-à-dire si l'on accorde une totale confiance dans toutes ses conséquences à la fixation agricole, cette perte de la pensée symbolique multidimensionnelle n'est pas à considérer comme autre chose que l'amélioration de la course des Équidés lorsque leur trois doigts se sont réduits à un seul²⁷. »

La technique d'écriture linéaire est ainsi pensée dans le prolongement de l'adaptation de l'homme à son environnement, selon la logique de l'évolution dans la direction de l'efficacité.

Mais le maximum d'efficacité est-il le but de l'évolution, et celui de l'humanité ? Selon la deuxième manière de voir :

« Si par contre on considère que l'homme réaliserait sa plénitude dans un équilibre où il garderait contact avec la totalité du réel, on peut se demander si l'optimum n'est pas rapidement dépassé à partir du moment où l'utilitarisme technique trouve dans une écriture complètement canalisée le moyen d'un développement illimité²⁸. »

Le simple parallèle entre les deux interprétations montre déjà de quel côté penche Leroi-Gourhan. L'appréciation opère en effet selon la distinction de deux « biens » : efficacité et équilibre, et ces deux biens sont en fait articulés selon la distinction maximum/optimum. Ce qui pouvait sembler faire la valeur suprême de l'écriture phonétique, le fait qu'elle constitue « un instrument aux possibilités indéfinies²⁹ », qui donne à l'homme « le moyen d'un développement

²⁷ *Ibid.*, T. I, p. 293.

²⁸ *Ibid.*, T. I, p. 293.

²⁹ *Ibid.*, T. I, p. 299.

illimité », est à présent vu comme la recherche d'un maximum d'efficacité, qui outrepasserait l'optimum, conçu comme un « équilibre où il garderait contact avec la totalité du réel³⁰ ».

La linéarisation de l'écriture produit ainsi, selon une expression paradoxale, « un appauvrissement des moyens d'expression irrationnelle³¹ ». L'irrationalité n'est pas entendue négativement mais est « la pensée symbolique multidimensionnelle » que la linéarité fera perdre. La linéarisation de l'écriture est ainsi un « resserrement des images³² » qui conduit en même temps à un « resserrement de la pensée³³ ».

Les alphabets sont alors un « langage écrit destiné à traduire économiquement des notions pauvres mais précises, dont l'ajustement linéaire assure l'efficacité³⁴ ».

L'être humain avait atteint un optimum lorsqu'il avait trouvé dans le mythogramme « un mode d'expression qui restitue la véritable situation de l'homme dans un cosmos où il s'inscrit comme centre³⁵. »

La phonétisation de l'écriture lui fait perdre l'équilibre face à ce cosmos qu'il tente à présent de « percer par le trait d'un raisonnement où les lettres font de la pensée une ligne pénétrante, de longue portée, mais mince comme un fil³⁶. »

5. *Avenir de l'écriture*

Le thème de la « fin du livre³⁷ » par lequel commence *De la grammatologie* de Derrida apparaît dans le dernier chapitre de l'ouvrage de Leroi-Gourhan. Quels seront les effets des nouvelles techniques visuelles et sonores d'enregistrement et de diffusion ? Puisqu'en effet l'écriture linéaire « a constitué, pendant plusieurs millénaires (...), l'instrument d'analyse d'où est sortie la pensée philosophique et scientifique³⁸. », quelles seront les « conséquences à longue échéance sur « les formes de raisonnement » d'un « retour à la pensée diffuse et multidimensionnelle³⁹ » ? Leroi-Gourhan distingue alors la situation de la science de celle de la philosophie et de la littérature.

Il avait déjà relevé que l'écriture mathématique n'est plus phonétique, unidimensionnelle, mais symbolique : ainsi dans les sciences, parfois, « la linéarisation de l'écriture est une entrave⁴⁰ » :

« L'équation algébrique, les formules de la chimie organique » trouvent dans l'écriture symbolique « le moyen de rompre la contrainte unidimensionnelle, dans des figures où la phonétisation n'intervient que comme un commentaire et où l'assemblage symbolique "parle" de lui-même⁴¹. »

Le cas de la philosophie et de la littérature est alors bien différent :

« Il est certain toutefois que si le raisonnement scientifique n'a sans doute rien à perdre avec la disparition de l'écriture, la philosophie, la littérature verront sans doute leurs formes évoluer⁴². »

³⁰ Et la fin du deuxième tome envisage la fin de l'homme avant d'en venir à ses derniers mots : « à moins de considérer que la carrière de l'homme est terminée, (...) l'espèce humaine est encore trop liée à ses fondements pour ne pas chercher spontanément l'équilibre qui l'a portée à devenir humaine. », *Ibid.*, T. II, p. 268.

³¹ *Ibid.*, T. I, p. 293.

³² *Ibid.*, T. I, p. 293.

³³ *Ibid.*, T. I, p. 291.

³⁴ *Ibid.*, T. I, p. 287.

³⁵ *Ibid.*, T. I, p. 275.

³⁶ *Ibid.*, T. I, p. 275.

³⁷ *De la grammatologie*, premier chapitre : « La fin du livre et le commencement de l'écriture ».

³⁸ *Ibid.*, T. II, p. 261.

³⁹ *Ibid.*, T. II, p. 262.

⁴⁰ *Ibid.*, T. I, p. 275.

⁴¹ *Ibid.*, T. I, p. 275.

De quelle manière ?

« Quant aux formes nouvelles elles seront aux anciennes comme l'acier au silex, non pas un instrument plus tranchant sans doute, mais plus maniable. L'écriture passera dans l'infrastructure sans altérer le fonctionnement de l'intelligence, comme une transition qui aura eu quelques millénaires de primauté⁴³. »

6. Derrida et Leroi-Gourhan

La première partie de l'ouvrage *De la grammatologie* en est la « matrice théorique⁴⁴ » en ce qu'elle « indique certains repères historiques et propose quelques concepts critiques⁴⁵ ». Appelée « L'écriture avant la lettre », cette partie est :

« le développement d'un essai publié dans la revue *Critique* (décembre 1965 – janvier 1966). L'occasion nous en avait été donnée par trois importantes publications : M.V.-David, *Le débat sur les écritures et l'hieroglyphe aux XVII^e et XVIII^e siècles* (1965) ; André Leroi-Gourhan *Le geste et la parole* (1965) ; *L'écriture et la psychologie des peuples*⁴⁶, Actes d'un colloque (1963)⁴⁷. »

Le geste et la parole fait certes simplement partie de l'« occasion » qui avait mené à la « matrice théorique », mais la pluralité des thèmes repris par Derrida est frappante, et, plus encore, la configuration générale qui les relie. Une bonne partie de ce qu'il appelle le « logocentrisme » doit ainsi à Leroi-Gourhan une constellation de traits solidaires, tous liés à la linéarisation de l'écriture :

la linéarisation comme phonétisation,
la mise en question de la subordination de l'écriture à la parole,
et du privilège ainsi accordé à la parole sur l'écriture,
ainsi qu'à l'écriture phonétique sur les autres écritures,
la linéarisation en tant que forme de la technique comme emprise,
la forme de la philosophie et de la science qui en résulte,
le fait que la science s'en échappe pourtant depuis longtemps,
le débordement actuel de cette configuration,
l'avenir problématique de l'écriture.

Derrida appelle cet avenir, déjà commencé, « la fin du livre ». Il entend par là la fin de l'écriture linéaire annoncée par Leroi-Gourhan : « La fin de l'écriture linéaire est bien la fin du livre⁴⁸ ». Mais il l'entend alors à sa manière : il n'y voit pas la disparition du support livre (dans un premier temps au moins), mais l'émergence sur cet ancien support « de nouvelles écritures, qu'elles soient littéraires ou théoriques⁴⁹ ». Il précise encore que ces « nouvelles écritures » ne

⁴² *Ibid.*, T. II, p. 262.

⁴³ *Ibid.*, T. II, p. 262. Il ne s'agit pas d'un abandon pur et simple de tout instrument, mais du passage à des instruments plus efficaces. Mais si c'est la linéarité de l'écriture qui a fait la raison, ne faut-il pas que les nouveaux instruments conservent une linéarité fondamentale pour que le fonctionnement de l'intelligence ne soit pas altéré ? Le multimédia peut-il dépasser la linéarité de l'écriture sans perdre la raison ? La linéarité peut-elle être dépassée sans être rompue ?

⁴⁴ *De la grammatologie*, Avertissement, p. 7.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 7.

⁴⁶ Désormais publié avec d'autres ouvrages dans *Histoire et art de l'écriture*, 2005, p. 453 à 800.

⁴⁷ *De la grammatologie*, Avertissement, p. 7, note 1.

⁴⁸ *De la grammatologie*, p. 129.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 130.

consistent pas nécessairement en « écritures inédites » : il s'agira plus simplement de « lire enfin ce qui, dans les volumes, s'écrivait déjà entre les lignes⁵⁰ ».

La linéarisation de l'écriture comme refoulement du mythogramme est selon Derrida « la plus féconde démonstration de ce livre⁵¹ » qu'est *Le geste et la parole*. Cette ligne apparaît comme telle au moment où elle se complique : auparavant la linéarité de l'écriture était tellement constitutive de la rationalité qu'elle n'en apparaissait pas comme la condition. Par sa fin, à présent qu'elle cesse d'être simple, elle n'est plus une condition inconditionnelle : elle apparaît comme condition d'une certaine figure. Elle apparaît comme modèle :

« Le modèle énigmatique de la *ligne* est donc cela que la philosophie ne pouvait pas voir alors qu'elle l'avait les yeux ouverts sur le dedans de sa propre histoire⁵². »

À la fin, le modèle se montre pour ce qu'il était :

« La « ligne » ne représente qu'un modèle particulier, quel qu'en soit le privilège⁵³. »

La raison apparaît alors « assujettie » à la particularité de ce modèle, qui peut désormais être vu comme une figure parmi d'autres possibles. Et même comme un cas singulier de configuration mythographique : à la succession (linéaire) mythographie/écriture phonétique/ retour à la mythographie, Derrida oppose en quelque sorte le schéma mythographie plurilinéaire / mythographie unilinéaire⁵⁴ / mythographie délinéarisée :

« L'accès à la pluridimensionnalité et à une temporalité délinéarisée n'est pas une simple régression vers le "mythogramme" : il fait au contraire apparaître toute la rationalité assujettie au modèle linéaire comme une autre forme et une autre époque de la mythographie⁵⁵. »

C'est dans cette perspective que l'on peut situer notre histoire, celle qui résulte de « (...) la phonétisation de l'écriture – origine historique et possibilité structurelle de la philosophie comme de la science ». Elle a produit la *configuration d'un modèle*, qui a prévalu pendant des millénaires et en serait à sa fin.

Source du texte :

La linéarité alphabétique. Alphabet grec et formation de la philosophie,
Introduction, deuxième partie, extrait.
Jean-François Corre, Thèse de doctorat, 2009.

Présentation du texte : [La linéarisation de l'écriture selon Leroi-Gourhan](#)
Site : [GRAMMATA Alphabet et concept](#)

⁵⁰ *Ibid.*, p. 130.

⁵¹ « De la grammatologie », *Critique*, p. 47.

⁵² *De la grammatologie*, p. 128, souligné par Derrida

⁵³ *Ibid.*, p. 128.

⁵⁴ Selon Derrida, la phonéticité a moins été une réalité achevée qu'une tendance donnant lieu à une croyance en un accomplissement (par « logocentrisme »). Et Derrida a voulu montrer cette croyance au cœur de la métaphysique et de ses implications philosophiques, scientifiques et historiques.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 130.